

TOUS LES JEUDIS

**FILM  
COMPLET**

16 PAGES ★ 20 FRs

*Intrigues*  
**en ORIENT**

GEORGE RAFT



N° 304

(Imprimé en France.)



## AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons- réponses" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

J'ai de gros remords, mes chers amis. Avec ma satanée prose, j'ai rempli plus que de raison les colonnes des deux derniers numéros. Aussi, pour me racheter et ne pas trop vous taper sur les méninges, je ne ferai, cette semaine, qu'un éditorial très court, étrié comme une culotte de toile blanche après une pluie d'été.

C'est un lecteur qui semble avoir tout à fait oublié d'être bête (comme tous les courriéristes, d'ailleurs !) et qui m'a écrit — sous le nom Le Gay à la rescousse — ceci :

« En admirant ce Cameraman fait, sans le vouloir dans le n° 282, une critique de son sexe en affirmant que les femmes ne rient pas devant une situation comique, aussi « tarée à la crème », soit-elle. Savez-vous, chère madame, que le rire est une manifestation de l'intelligence? Bergson a dit : « Dans une société de pure intelligence, on ne pleurerait certainement plus, mais on rirait peut-être... »  
 » J'en déduis rapidement par syllogisme que les femmes sont sottes et sans esprit, ce qui serait navrant pour elles, et pour cette dame qui n'a certainement pas voulu nous laisser entendre cela.

» J'ajouterais que seuls les Bœtiens et les minus habent n'ont pas ri à la projection de Branquignol. Le burlesque n'est accessible qu'à une minorité. C'est dommage... Alors, me direz-vous, il n'y a que des idiots sur terre? Non, mais trop de piss-vinagre et de gourmés.

» C'est si bon de rire en cette vallée de larmes, en ce monde qui ne tourne plus très rond et où l'égoïsme et la méchanceté jouent un rôle de premier plan. Je vais au cinéma pour m'évader, pour me détendre. C'est pour quoi j'adore les films comiques et les dessins animés.

» Beaucoup de Prud'homme diront que le dessin animé est une distraction puérile, pour les enfants ; les grandes personnes en ont certainement plus grand besoin que les marmousets, et les grandes bandes contiennent beaucoup de poésie (Bambi, par exemple).

» En France, nous avons un Charlot ; dans plusieurs autres, il en aura la classe : il s'agit de Robert Dhéry. Je regrette qu'il ne tourne pas plus souvent, ainsi que Jacques Tati.

» Que pensez-vous de cette lettre, mes chers amis? Moi, j'aime beaucoup ce que Le Gay à la rescousse dit de l'humour et de ses formes. Je suis absolument de son avis en ce qui concerne le burlesque, beaucoup plus « intellectuel » qu'on ne pense, sous ses aspects de grosse farce. Mais ce n'est peut-être pas l'opinion de tout le monde? Alors les débats sont ouverts, et moi — pour éviter les courants d'air — je ferme mon éditorial.

LE CAMERAMAN AHOUREUX.

Réponses aux lettres :

**BLONDE AUX YEUX VERTS** (décidément, les yeux verts se portent beaucoup cette année!). — « Nouvelle amie du Film Complet, je me présente : blonde aux yeux verts (sans blague ?). Je mets ma photo dans l'enveloppe, et vous voulez la publier. Comment me trouvez-vous? (On vous dira ça tout à l'heure.) J'admire beaucoup Marie-France, c'est une fillette épatante, qu'en pensez-vous? Allez-vous publier un film avec cette grande vedette? » etc.



Blonde aux yeux verts.

Réponse. — Vous êtes tout à fait ravissant, Blonde aux yeux verts, mais votre orthographe... fantaisiste me laisse supposer que vous êtes une étrangère. Est-ce exact? Sinon, je vous dis franchement que ce serait bien dommage de ne pas mieux écrire quand on a un physique comme le vôtre! Vous ne me demandez pas d'examen, alors je vous dirai seulement que vous êtes « apparemment » douce, rêveuse, sentimentale, mais que cela ne vous empêche pas d'être autoritaire en réalité et d'avoir énormément de volonté. Intelligente, habile, vous seriez même capable d'un peu de cruauté pour parvenir à vos fins, car vous êtes très ambitieuse. Très active et courageuse, vous avez un caractère déconcertant : ne seriez-vous pas d'origine slave? J'ai nous aussi publié, avec Marie-France, La ronde des heures (n° 208 ; 10 fr.). Elle a huit ans. A bientôt, jolie blonde, je vous signale que si vous me demandez instamment de vous renvoyer votre photo après usage, vous oubliez totalement, par contre, de me donner vos nom et adresse. Réparez donc cette erreur, ne m'en veuillez pas si je vous ai un peu blagué sur l'orthographe, et recevez mes meilleures amitiés.

**RÉPONSES BRÈVES. — PETITE FLEUR D'ORBRE** : Merci de votre petite lettre. Je transmets vos amitiés à Githore Howlennet et au Troisième Môme, qui vous paraît ressembler à Gerson Welles, et avec qui vous désirez correspondre. Nous ne publions ni *Ma Joie Chapeleine*, ni *Jeanne d'Arc Amities*. — **JEAN JOEL** : Je vois, mon cher ami, que j'arrangera pas vos études! Ma réponse sera brève, car vous ne me posez pas beaucoup de questions! Nous ne publions pas les films indiqués, sauf *Histoire de chanter*, qui est paru, mais malheureusement épuisé. A bientôt une lettre plus détaillée. Amitiés. — **SHIRLEY TEMPLE** : Je vous salue amicalement, frère et sœur admirateurs de Shirley Temple! Nous essaierons de passer un jour, en page 16, la photo de votre idole, mais pour ce qui est des *Film Complet* avec Shirley, c'est plus problématique, tout au moins si cette jeune vedette persiste dans sa décision de renoncer à l'écran, décision qu'elle a prise en épousant Charles Black au mois de décembre 1950. Il est vrai que, sur ce point, les

(Suite page 8.)

DANS L'ENNUI, ÉCRIREZ-LEUI !  
Posez 5 questions, date naissance : 100 francs.  
79, bd Montparnasse, Paris.  
**ARIANE** Repoit de 1 à 6, sauf samedi.

Vient de paraître :

## 4 ROMANS COMPLETS

N° 38

FERNANDEL

et

Pierre LARQUEY

EN VENTE PARTOUT : 45 francs

Si vous désirez le recevoir, ajoutez la somme de 10 frs pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal 259-10 adressé à **FILM COMPLET**, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X<sup>e</sup>).  
Aucun envoi contre remboursement.

## HOROSCOPE PSYCHOLOGIQUE

Étes-vous né entre 1889 et 1939 ?

Oui ? Alors saisissez votre chance. Envoyez date de naissance, enveloppe timbrée et 150 francs. **VALENTINO**, service D. T. Boîte postale 297. CAEN (Calvados).  
**VOUS SEREZ STUPÉFIÉ**



Vous saurez **DANSER** en 2<sup>h</sup>  
chez vous. Succès garantis. Notice N°25  
contre env. val. avec adresse et 2 timbres  
**STUDIANSÉ** - Pblitiers (Vienne)

## HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

TRANSFORMEZ VOTRE VIE :  
AMOUR, ARGENT, VOUS OBTIENDEZ.  
Envoyez date de naissance, enveloppe timbrée et 50 francs pour frais. Madame **DELAINE S.-B.**, Boîte postale 86-09, PARIS (9<sup>e</sup>).

-- PREDICTIONS STUPELIANTES --

**GRANDIR**  
RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 16 cm avec méth. scient. ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement DISCRETION, contre 2 timbres. OLYMPC, 19 Bd V. Hugo, NICE Ser 263

Chaque jeudi lisez

## MODE DU JOUR

Le magazine féminin complet

EN VENTE PARTOUT

24 pages

20 francs



**TRIOMPHEZ** en tout

par le psycho-dynam. Brochure gratuite. Professeur F. MATJIAN, LE TEIL (Ardèche). - Timbre.



# Intrigues en ORIENT

(Background to Danger)  
**C'EST UN FILM WARNER BROS**  
 Scénario de W. R. BURNETT,  
 d'après le roman de Eric AMBLER.  
 Réalisateur Raoul WALSH.  
 Film raconté par VIVIEN.

le seuil de l'ambassade qu'une déflagration infernale ébranlait l'air. L'homme tomba...  
 Quel était-il donc pour avoir servi de but à la bombe qui venait d'être lancée ?  
 Cet homme, c'était Franz von Papen, l'ambassadeur de Hitler.  
 Mais il avait la vie dure. Renversé, il ne fut pas atteint. Hitler put tabler, quelque temps encore, sur ses loyaux services.

DISTRIBUTION :

Joë Barton..... GEORGE RAFT.  
 Colonel Robinson..... SYDNEY GREENSTREET.  
 Zaleshoff..... PETER LORRE.  
 Tamara..... BRENDA MARSHALL.

**A**NKARA, capitale turque, s'est trouvée lors du plus grand conflit européen au centre des intrigues qui de tous côtés se nouaient pour et contre la neutralité turque.

Le pays entendait rester neutre. Pris en « sandwich » oserons-nous dire entre les Allemands qui occupaient la Bulgarie, les Russes du Caucase et les Forces Françaises libres de Syrie, il s'appliquait à maintenir sa position délicate. Humeur pacifique qui ne plaisait pas à tous les belligérants. Les Hitlériens, surtout, s'acharnaient, comme bien l'on pense, à compromettre cet état de choses.

Or les uns et les autres se rencontraient à Ankara et la ville regorgeait d'espions, d'agents...

Il était une rue particulièrement désignée à leurs activités, la rue des Diplomates réunissant l'ambassade des Etats-Unis et celle d'Angleterre, l'ambassade d'Italie et celle d'Allemagne!

Vers cette dernière, un homme, d'allure élégante, serviette sous le bras, se dirigeait d'un pas pressé, au sortir de son auto. Il ne dissimulait pas sa hâte de se retrouver sain et sauf sous le porche protecteur... Craintes fondées s'il en fût! Il n'avait pas encore atteint

Sans doute imaginez-vous que l'attentat avait été fomenté par un ennemi du grand Reich?

Cette déduction logique n'est cependant pas conforme à la vérité.

Pénétrons dans l'austère et luxueux cabinet du chef de l'espionnage allemand, à Berlin : Herr Robinson, et les dessous du drame nous seront révélés.

Il était nerveux, ce matin là! Herr Robinson. Il avait déjà demandé si un certain Rudick était arrivé... Enfin, on lui répondit par l'affirmative. Herr Rudick était dans l'antichambre :

— Faites-le immédiatement entrer.

Et, l'autre une fois en sa présence :

— Je vois que notre service d'avions est toujours efficace! constata Robinson, d'un ton singulier et comme s'il eût voulu comparer entre eux les différents services reliant Berlin à Ankara.

Rudick ne parut pas comprendre tout de suite, se bornant à énoncer :

— Six heures de vol.

— Oui! C'est rapide! Mais... dites-moi, Rudick, quel âge avez-vous ?

— Cinquante-deux ans! répliqua son interlocuteur qui commençait à s'inquiéter.

— J'espère que le temps n'est pas encore venu pour vous de vous retirer? reprit Robinson, d'un ton paternel. La retraite n'a rien de bon. Un homme actif se retire-t-il ?

Abonnements : France : un an..... 950 fr. — Six mois..... 500 fr.  
 Étranger : un an..... 1 250 fr. — Six mois..... 625 fr.  
 Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>).  
 En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

**BON**  
 du COURRIER  
 « Côté cœur, Côté jardin »

Elle fixait, au delà de la cabine, un regard effrayé.

Une crise cardiaque... l'apoplexie... ou bien... autre chose l'abat subitement...

Rudick, maintenant, avait compris. Sa nervosité l'emporta :

— Ai-je fait le trajet Ankara - Berlin en toute vitesse pour vous entendre...

Le chef ne le laissa pas achevé, et, la voix dure :

— Vous êtes venu, parce que je vous ai fait venir ! mit-il au point.

Il était inutile de finasser davantage.

Robinson, sans autres préambules, s'expliqua :

— J'ai jeté moi-même la bombe contre von Papen. Il y a eu une explosion et on a arrêté des Russes.

— Des Russes qui ont aisément prouvé qu'à ce moment-là ils étaient à des kilomètres du lieu de l'attentat ! Depuis que je fais ce travail, on n'avait jamais agi d'une façon plus inepte. C'était pourtant si simple. Un vrai jeu d'enfants ! Et les exemples ne vous manquaient pas ! Avez-vous oublié l'incendie du Reichstag, ce chef-d'œuvre ? Si vous aviez suivi notre enseignement, Herr von Papen (il salua, claqua des talons, imité par son vis-à-vis), notre ambassadeur estimé, serait mort et la farce de la neutralité turque aurait pris fin... Admettant mal que vos capacités mentales soient réduites à zéro, j'en viens à me persuader que vous appartenez exclusivement à Mussolini.

Accablé sous la mercuriale. Rudick ne tenta pas de se disculper.

L'autre résuma :

— Notre problème est simple. Il est des plus simples. Nous devons provoquer un incident, n'importe quel incident, pour convaincre la Turquie que la Russie songe à l'attaquer. Peu importe de quelle façon nous y arriverons. Notre tâche est de donner l'allumette qui allumera la colère du peuple contre la Russie.

\* \* \*

Tandis que le chef espion et son subordonné tenaient à Berlin cette importante conversation, l'énigmatique Orient continuait à s'agiter d'une effervescence sourde et qu'un esprit non prévenue n'eût pu discerner sous la rumeur cosmopolite des routes entrecroisées.

La fièvre spéciale du moment s'y ajoutait, avec ses tractations de marché noir.

Certaines gares, surtout, offraient le spectacle multiple et troublant de tous les grands passages en ces heures où s'excitaient, en secret, l'ambition... la peur... la fuite vers l'abri précaire... mais aussi la plus pure et la plus désintéressée des passions : le patriotisme, et sous l'une de ses formes les plus dangereuses...

Cependant que, par la voix des chefs de train, les mots chargés de féerie dominaient :

— Bagdad-Istamboul. Express Oslo !

\* \* \*

Une belle jeune fille remerciait le voyageur courtois qui venait de l'aider à caser ses bagages.

Et le voyageur courtois décidément en veine d'amabilité lui offrit du chewing-gum qu'elle refusa.

— Ce n'est pas facile à trouver ! observa-t-il.

Elle en convint, mais la rareté du chewing-gum ne lui semblait pas une excuse au machouillage incessant qu'il nécessitait et auquel son compagnon de route se livrait avec volupté.

L'ayant un instant considéré qui, d'une joue à l'autre, promenait sa chique de caoutchouc :

— Vous êtes américain ? déduisit-elle.

Il opina et elle ne contint plus son enthousiasme malgré le chewing-gum :

— C'est une chose merveilleuse d'être américain ! Libre, indépendant !

Et elle récita un texte scolaire, dans la langue de



M. Truman : « Il y a quatre-vingt-sept ans, nos aïeux ont fait naître sur ce continent... »

— Vous parlez très bien ! assurait-elle quand elle eut fini.

Puis le dialogue devint un peu plus particulier.

— Voyagez-vous beaucoup ? demanda-t-il.

— Avant, oui... Avant la guerre...

Quant à lui, il ne semblait pas que la tourmente mondiale l'eût contraint à une vie sédentaire. Il raconta :

— Ces deux derniers mois, j'ai traversé toute la Perse et le sud de la Russie, et j'ai beaucoup vu. Je viens d'arriver, par avion, de Bakou. Le brouillard nous avait obligés d'atterrir à Alep...

Et le train s'ébranlait, bondé de voyageurs de toutes races, en partance vers les contrées de ré :

Bagdad-Istamboul-Ankara...

En partance vers le rêve et vers l'aventure... La jeune fille tressaillait. Elle avait reconnu, dans le couloir, l'un des visages et elle le désignait à son compagnon :

— Cet homme... là !

— Vous a-t-il importuné ?

— Il me suit.

Le fait n'a rien d'anormal ! semblèrent exprimer les yeux de l'Américain.

Mais l'occasion lui parut bonne, sans doute, de s'affirmer en protecteur vigilant, lui que le hasard partial avait désigné pour occuper une place que lui enviait certainement le « suiveur » indiscret.

— S'il montre encore son nez, je lui casse la figure ! déclara-t-il avec suffisance.

— En manière de récompense, elle se présenta :

— Je m'appelle Ana Remzi.

Il renvoya la politesse :

— Joë Barton.

— Vous pouvez ressortir par là, monsieur Barton...

Elle sourit, comme si ce nom lui disait quelque chose. En vérité, elle n'était préoccupée que de l'homme du couloir.

Barton, qui l'examinait, avoua :  
— Savez-vous que vous m'intriguez ?

Elle ne répondit pas directement, toute à sa hantise :

— Cet homme est un indicateur.

Le terme était étrange dans la bouche de cette correcte jeune personne. Pourtant, l'Américain ne le releva pas. Ne regarde-t-on pas, beaucoup plus qu'on ne l'écoute, une jolie fille ?

— On me fouillera à la frontière, continuait-elle.

Et tirant d'une poche de son manteau une enveloppe :

— Là dedans, j'ai cinq mille lires de valeur. C'est tout ce qui me reste de la succession de mon pauvre père... de mon père qu'ils ont tué, ces montres ! Je vous en prie, faites passer à ma place la frontière à ces valeurs.

— Elles représentent beaucoup pour vous ? dit-il, attendri.

— Oh ! oui ! Mr. Barton. Je vous en prie ! Aidez-moi. Ils n'oseront par vous fouiller, vous ! Vous êtes américain. Je vous donnerai... oh !... Deux cents lires... presque cent cinquante dollars !

— Donnez-moi cette enveloppe ! Mais... je n'accepte rien en retour.



Figures étranges de la croisée des chemins... marché noir...

N'insistez pas. A cette condition seulement, je ferai ce que vous me demandez.

Elle lui passa donc ce qu'elle appelait sa fortune. Venu le moment de la douane, elle n'eut qu'à s'en féliciter, car elle n'échappa pas à la fouille imposée « pour le bon ordre ».

Au contraire, Barton s'en tira en donnant le motif de son voyage et en indiquant où il comptait descendre à Ankara.

Il se rendait à la capitale turque pour des besoins professionnels, étant vendeur de machines utilisées pour les puits de pétrole et les raffineries. Il avait retenu sa chambre à l'hôtel *Europa*.

Cette étape franchie, il voulait remettre à la jeune fille son précieux dépôt. Mais elle le supplia de le conserver jusqu'à Ankara. L'homme qui l'inquiétait ne semblait pas disposé à la laisser en paix. Alors Barton proposa de l'accompagner chez elle. Elle refusa :

— Il est beaucoup plus facile pour moi de me débarrasser de lui si je suis seule.

Et elle dit son plan :

— Vous irez à votre hôtel... Une heure après, environ, vous viendrez à l'hôtel *Kara Deniz*, où je vous attendrai.

Il répéta :

— *Kara Deniz*... Entendu ! Et nous pourrions dîner ensemble ?

— Peut-être...

\*\*\*

D'une cabine de la ville, elle lui téléphona que tout allait bien... Puis elle donna un autre coup de téléphone, sans cesser de promener autour d'elle, au delà de la cage vitrée, un regard empreint d'effroi...

— Où se trouve l'hôtel *Kara Deniz* ? demandait, au portier de son palace, Joë Barton.

Ce n'était pas au commissariat qu'on l'emmenait.

Le portier ne lui cacha pas que ledit hôtel, situé dans la vieille ville, n'était pas des plus recommandables...

Qu'importait à Barton! Il devenait bien que sa campagne de wagon, complètement orpheline, ainsi qu'elle lui avait dit, avait dû s'adapter aux circonstances de l'infortune...

Pourtant, arrivé à l'hôtel *Kara Deniz*, dont l'apparence ne jurait pas avec l'ensemble du quartier plutôt mal famé, il dut montrer patte blanche et assurer que miss Remzi l'attendait pour que l'employé consentit à lui indiquer :

— Chambre 25.

Il était à peine au palier correspondant que le bruit d'une bousculade et des cris parvinrent jusqu'à lui, et cela se passait chambre 25.

Frappant, cognant, il appela :

— Miss Remzi! Miss Remzi!

Une voix entrecoupée répondit sur un ton d'appel désespéré :

— Mr. Barton! Mr. Barton!

Mais on ne lui ouvrait pas et la serrure semblait tenir bon.

— Que se passe-t-il? cria-t-il.

— Mr... Ba... r... ton... Étouffé comme un râle, ce n'était plus qu'un murmure indistinct.

Il enfonça la porte de la chambre 25 où gisait, morte, dans un désordre de cambriolage, celle qui avait été la gracieuse et énigmatique miss Remzi.

Énigmatique, ô combien. Planté au milieu de la pièce bouleversée, Barton réfléchissait. Se rappelait-il l'étrange impression du train? Et les frayeurs qu'accusait la malheureuse... l'homme du couloir... l'indicateur? Toujours est-il que sa décision fut vite prise. Après un rapide et vain examen des lieux, il préféra s'enfuir par la fenêtre...

Il esquaiva de justesse la rencontre avec un nouveau visiteur qui, à son tour, pénétrait dans la chambre 25...

Mais son départ avait eu deux autres témoins. Barton fut, au dehors, remarqué par un petit homme à mine chafouine et par une belle jeune femme guettant on ne savait quoi ou qui dans la ruelle qui longeait l'hôtel borgne.

— Nicolai, demanda la jeune femme, où est allé cet homme?

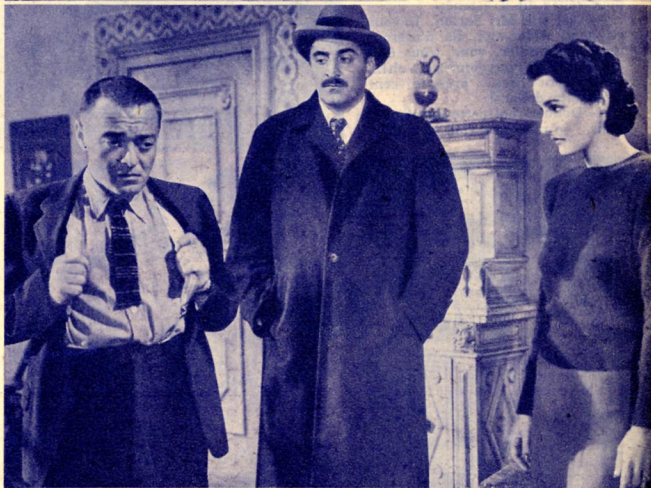
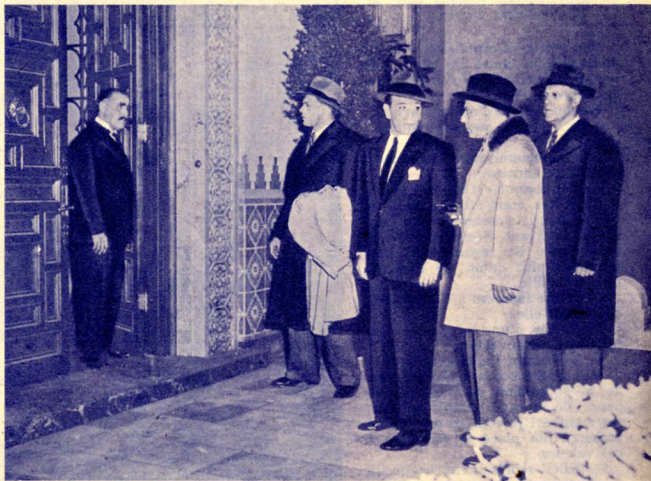
— Il a remonté la rue.

— Que faisons-nous?

— Attends-moi dans la voiture! répondit Nicolai.

\* \*

Une autre surprise était réservée à l'Américain, rendu en sa confortable chambre de l'hôtel *Europa*.



Zaleshoff... Rashenko... Tamara... Trio suspect.

On frappait à la porte, d'un « toc toc » aussi comminatoire que l'invite qui suivit :

— Ouvrez! Police!

— Un instant.

— Ouvrez!

Mais une ou deux secondes suffirent à Joë pour dissimuler la fameuse enveloppe qu'il parvint à insinuer entre l'un des pieds et le panneau d'une table.

Puis il ouvrit.

Deux hommes firent irruption, exhibant leur plaque officielle.

— Votre passeport? demanda celui qui paraissait le chef américain? Ah! Commerçant?

L'autre, pendant ce temps, ouvrait les armoires, fouillait partout.

— Où êtes-vous allé après avoir quitté l'hôtel... tout à l'heure?

— Nulle part. Je suis sorti pour faire un petit tour.

— Vous devez vous soumettre à une fouille de votre personne.

— Volontiers! acquiesça-t-il. Tenez! Je vais vous aider!  
Et il tira de ses poches des lettres de la compagnie pour laquelle il travaillait, son portefeuille, du chewing-gum, une liste de numéros de téléphone de Brooklyn.

— As-tu trouvé quelque chose? demanda, à son subordonné, celui qui conduisait l'opération.

Mais, de même que son chef sur la personne de l'Américain, l'homme avait fait chou blanc dans la chambre. Il avait pourtant ôté les draps et retourné le matelas.

— Prends sa valise! ordonna le premier.

Et, à Barton :

— Je vous prie de nous suivre.

— Où ça?

— Au commissariat de police. On voudrait vous poser encore quelques questions.

Mais quand la voiture où on l'avait fait monter se fut éloigné de l'hôtel, Joë remarqua avec ironie :

— On dirait que vous faites un détour pour aller au commissariat de police?

En réalité, ce fut en face de Robinson lui-même qu'il se trouva quelques instants après. L'espion avait quitté Berlin, sans doute pour coopérer en personne à l'important complot grâce auquel la Turquie — enfin — avait jetée dans la mêlée aux côtés de l'Allemagne.

Et Robinson entama carrément :

— Je comprends que vous soyez indigné, monsieur Barton, et que vous vous demandiez de quel droit, moi, complètement étranger ici, je m'autorise à vous kidnapper, vous, citoyen américain, de passage ici pour affaires légitimes...

Tout en parlant, il compulsait les papiers de Barton que lui avait remis le faux policier de l'hôtel *Europa*.

— ... Oui! ... Tout ce qu'il y a de plus légitime! poursuivait-il. Tout ce qu'il y a de plus régulier... A moins...

Il releva la tête et dévisagea son interlocuteur :

— A moins que ces documents ne disent pas la vérité? Quoi qu'il en soit, vous pouvez conclure, avec raison, que je n'ai aucun droit à agir comme je le fais... C'est vrai! Je vous ai... Oh! disons « convoqué » de ma propre initiative.

Sans y être invité Barton avait pris place dans un confortable fauteuil, comme un qui se prépare à subir une fastidieuse conférence.

Mais Robinson entraînait dans le vif du sujet :

— Pourquoi avez-vous tué miss Baronovitch?

— Qui? prononça l'Américain, sincèrement étonné.

— Baronovitch.

— Jamais entendu ce nom!

— Avez-vous des cigarettes Polo?

— Peut-être avez-vous entendu celui de Remzi? Ana Remzi? Pour nous, Baronovitch ou Remzi, sous quelque autre nom encore que vous l'ayez connue, peu importe! Miss Remzi n'est d'ailleurs, personnellement, d'aucun intérêt pour moi. Seulement, elle a eu sur elle quelque chose qui m'appartient et que vous avez probablement examiné. Ces photographies ne sont pas, pour vous, de la moindre valeur pécuniaire...

— Mais enfin, qui êtes vous? interrogea l'Américain.

— Cela encore ne présente aucun intérêt pour vous. Toutefois, je m'appelle Robinson, colonel Robinson. Maintenant que nous avons observé les formes... revenons à notre sujet. Elle m'avait téléphoné pour m'avertir que vous portiez l'enveloppe. Mes hommes vous virent entrer dans son hôtel. Ils ne vous ont pas vu le quitter. Donc, soyez raisonnable, monsieur Barton. Donnez-moi l'enveloppe. Oubliez toute cette affaire. Nous pourrions envisager la question d'honoraires substantiels en récompense des ennuis et des désagréments que vous avez eus?

Mais, impassiblement, Barton persistait à prétendre qu'il ignorait tout de cette histoire.

Alors, le colonel sut ce qu'il avait affaire. D'un coup de timbre, il rappela l'homme qui précédemment avait « perquisitionné » chez Barton :

— Je le remets à vos soins, Mailler, seulement, que ce ne soit pas trop long!

Et l'Américain fut précipité dans une cave où l'attendaient les boureaux ordinaires du grand Reich. Une blonde Gretchen allait assister au spectacle.

Le spectacle commença. Ce fut d'abord, au moyen d'un bizarre marteau de caoutchouc, une série de coups, en un seul endroit, bien choisis, du front... Correcte supplice s'apparentant à la méthode chinoise, mais qui s'avéra, en l'occurrence, inefficace. L'Américain gardait un silence narquois. Furieux, le capitaine annonça qu'on allait donc s'y mettre « pour de bon ».

— Quelle perte de temps! observa le torturé, flegmatique.

Éructant de rage quasi épileptique, l'Allemand cria :

— Je vais te montrer comment je perds mon temps!

Mais il ne put rien montrer de ses talents dans le genre, car, à ce moment précis, il s'entendit intimer un :

« Haut les mains! » irrésistible.

Et la silhouette du petit bonhomme, dont l'intervention, dans le destin de miss Remzi — Baronovitch — paraissait avoir été définitive, se dessina à l'entrée de la cave. Il portait des pistolets devant lesquels il n'y avait qu'à s'incliner.

— Haut les mains! répétait-il. C'est le seul langage que vous comprenez.

La blonde Gretchen poussait des cris.

Mais tous levèrent les mains.

Le petit homme s'approcha de Mailler.

Barton s'interposa :

— Celui là est pour moi!

Et, d'un poing rudement asséné, il fit s'écrouler le capitaine.

Son sauveur l'entraînait avec rapidité. Par des chemins étrangers, ils parvinrent à l'air libre.

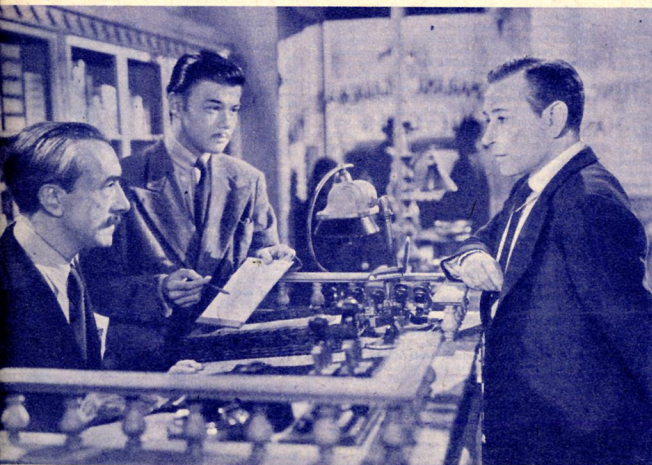
Une voiture était là, avec une jeune fille au volant.

— Voici ma sœur, monsieur Barton! présenta le curieux personnage.

— D'où connaissez-vous mon nom?

— Je vous l'expliquerai plus tard...

Dependant que, là-bas, le colonel Robinson, découvrant la fuite de son prisonnier et l'état comateux du capitaine Mailler, se vengeait incontinent. Il



(Suite page 10.)

serments de vedettes sont le plus des serments d'ivrogne, malgré tout le respect que je leur dois (aux vedettes, pas aux ivrognes !). Je me connais pas le titre français du film *Story of Seabiscuit*. Etes-vous sûrs que ce film soit passé en France ? Le nom ne me dit rien. Avis aux courtisettes qui en auraient entendu parler. Là-dessus, cher petit frère et chère petite sœur, je serre amicalement vos deux petites cuillers à café. — **PETIT MIGNON** : Ravi de revoir votre attendrissant pseudo, ma toute belle ! Je transmets mes amitiés à Liano que vous qualifiez de « Majesté du courrier », et en qui vous trouvez une ressemblance avec Scarlett O'Hara de *Autant en emporte le vent*. Vous êtes bien sévère pour *La Ronde de nuit*, mais n'ayant pas vu ce film je ne puis donner mon avis. Je dis de votre part à Hamlet que vous trouvez les femmes mille fois supérieures aux hommes, par la finesse et l'intelligence, et que le sexe dit fort n'a de supériorité que dans sa taille « une galerie de plus, pour notre pauvre « race maudite » ! Sur ce, **Petit Mignon**, je vous envoie tout plein de mignonneries et d'amitiés. — **MANGUIEREN FLEURS** : Vous êtes une des plus fidèles correspondantes de la rubrique, et j'ai dû remorder de ne pas vous répondre plus souvent ! Nous avons tiré votre carte pour Danièle Delorme, mais la prochaine fois, au lieu de faire tout ce mac de timbres, joignez simplement à votre lettre un coupon réponse international. Vous avez raison d'apprécier *Autant en emporte le vent*, qui est un très beau film, mais je note que, comme la précédente correspondante, vous comparez Scarlett à Liano. J'ai parlé d'Anne Vernon, voyez par exemple le n° 278, p. 2. Je suis heureux que mes éditoriaux aient pu vous servir pour l'exposé sur le cinéma que vous allez faire à votre école. Dites-moi la note que vous aurons vue ! A bientôt, aimé lointain, et croyez à mon affectueux souvenir. — **LA SAUVAGEONNE 2** : Attention ! J'ai ajouté un numéro parce que ce pseudo est déjà pris par un ce, rayez de faire votre correspondance. Pourquoi trouvez-vous que Pierre Fresnay a l'air de se croire supérieur aux autres acteurs ? Malgré sa grande renommée, je le trouve au contraire très simple, et dans son jeu, il « n'installe » rien. C'est un acteur d'exception, ses est-ce exact ? Bonnes amitiés. — **JACK LE NOIR** : Qu'est-ce qui vous donne cette couleur : le charbon ou le whisky ? J'ai donné déjà de très nombreux renseignements sur Georges Guétary. Quant aux *Films Complets* que nous allons publier avec cet acteur, l'avenir vous l'apprendra : espérons qu'ils seront nombreux ! Bonnes amitiés. — **SUZANNA** : Enchanté de vous lire, mais il ne suffit pas d'énumérer vos artistes préférés, il faut aussi poser des questions, prendre part aux débats ou correspondre avec les courtisettes. Pour une « fermière », vous avez une jolie lettre. — **GRAND QUINQUIN** : Vous êtes un excellent correspondant. CIGALE DU MIDI : Votre longue lettre, chère madame, mériterait une réponse moins brève de ma part, mais, hélas ! J'ai si peu de place ! Vous habitez un bien joli pays de la Côte d'Azur où je suis passé souvent. Pourquoi vous croyez-vous « trop âgée » pour participer au courrier ? A vingt-neuf ans ! La rubrique n'est pas une pouponnière, et nombreux sont les courtisettes de leur âge. Une jeune fille de Tunisie sera ravie d'apprendre que vous avez une excellente santé, malgré votre pneumothorax. Je transmets vos amitiés à Ned les Béquilles, Louis 5 en Sono, Miss Douphine et Le Mordu, ainsi qu'à Liano et aux jeunes miss de son clan qui, dites-vous, apportent du piquant au courrier. Je suis de votre avis : les chanteurs de charme ne sont pas forcément d'excellents acteurs, mais les films sont presque indispensables à leur bonheur. Les nombreuses admiratrices tiennent à connaître leur visage ! Je vous dis à bientôt, sympathique petite madame, et je vous envoie mes meilleures amitiés. — **GRAND QUINQUIN** : Vous êtes un excellent correspondant ! Etes-vous le « gars de ch'Nord » ? Cécile Aubry est née à Paris, le 3 août 1931. Si vous voulez sa photo, écrivez-lui par notre entremise, bien qu'elle ne répond pas toujours régulièrement, malgré le conseil que je lui en avais donné. Je note que vous trouvez Loulou cavalière des lles un peu « biberon », parce qu'elle n'aime pas le film *Nous voulons un enfant*, et que vous aimez Aimer c'est beaucoup réver pour son pseudo. Voilà, je signale que vous vous élevez contre ceux qui qualifient Michèle Morgan de « beauté froide ». Il me reste à vous conseiller d'orthographier correctement le mot « pseudo » (et non « pseudon ») et à vous envoyer toutes mes amitiés. — **MOUETTE BLANCHE** : Merci de vos compliments. Je note que vous demandez à Petit Biquet de correspondre avec vous, et que vous croyez avoir droit à quelque part. Est-ce dans un pré ? Mais bien sûr, Yves Montant fait du cinéma ! Vous avez pu le voir dans les portes de la nuit, Le Champion, Souvenirs perdus, etc., et vous le reverrez bientôt dans Le baladeur de la peur, le nouveau film de Clouzot. — bientôt, petite amie, et bonnes amitiés. — **BLONDINETTE** : Bonjour ! J'ai déjà parlé de Serge Reggiani, qui est marié à Janine Darciq et papa. Il fait en ce moment du théâtre à Paris (Les Trois Femmes). Annoncez Aimée, mariée à un animateur de Saint-Germain-des-Près nommé Nico, vient de mettre au monde une petite fille, ce qui interromp



ses activités artistiques. J'attends la photo promise et vous envoie mon affectueux souvenir. — **ENFANT** : Je suis sûr de ne pas vous avoir oubliée, mais je vous êtes incapable de m'intéresser parce que je n'ai pas répondu à votre première lettre, vous savez bien que j'ai beaucoup de retard ! Surtout si vous êtes malade, c'est une raison de plus pour que je m'occupe de vous. Quelle est votre maladie ?

En effet, les films italiens sont généralement réalistes, parce que la plupart des grands metteurs en scène italiens le sont, et que cela a donné, par émulation, un « genre » au cinéma de ce pays. Je note que vous êtes contre le mariage entre artistes, que vous jugez trop dangereux. Oui, je crois au coup de foudre, mais il est rarement « durable ». Je crois davantage à la camaraderie entre homme et femme qu'à l'amitié réelle et profonde, celle-ci devenant le plus souvent de l'amour. Mais il y a quand même des exceptions ! Je transmets vos amitiés à Ned les Béquilles, Petite Madame, Réve d'un soir, Bibi Reed, Le Troisième Môme et Le Tête de mort Pataud, que vous trouvez trop triste. Écrivez encore, petite amie, et je vous répondrai le plus souvent possible. Mon souvenir affectueux. — **TAGALA POPO LES PLUMETTES** : Non, rassurez-vous, je ne vous « arrangerai » pas, bien que votre pseudo mériterait qu'on blague un peu. Vous voudriez bien voir la tête de Dicky Robert. Je transmets votre message à Ann ma bruine en lui signalant que vous habitez Toulouse comme elle, et que vous êtes « sympathique et rigolo ». A la prochaine lettre les questions cinéma. Cher Tagala poppe (de dix-neuf ans) je suis secoue amicalement les plumets jusqu'à vous défriser. — **TROISIÈME HOMME** (à ne pas confondre avec Le Troisième Môme) : Soyez le bienvenu. Je ne puis transcrire vos artistes et films préférés, il y en a trop ! Vous correspondez avec une jeune fille de votre âge et vos goûts, il faudrait au moins me dire cet âge et ces goûts, gros malin ! D'accord, Le Journal d'un Curé de Cambodge est un film pas très bien, mais extrêmement beau et fort. C'est la première robe de Claude Laydu, espérons qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. A bientôt et amitiés. — **PETITE VILLAGEOISE** : Vous dites avoir dix-neuf ans vingt ans ! Mais, pour une femme, c'est encore jeune, et vous êtes la bienvenue au courrier. Par exemple, vous ne posez pas assez de questions, seriez-vous timide ? Non, nous ne publions pas Jeanne d'Arc. Vous demandez de la « mise en boîte », mais votre lettre est si correcte qu'elle ne s'y prête guère ! La prochaine fois, « galeztez » un peu et vous serez servie ! J'envoie à chacun de vos deux vingt ans (deux jeunes femmes en une seule, c'est merveilleux !) mes affectueux hommages. — **WILL JOCELYN** : Je crois vous avoir répondu directement. Vos questions sont un peu ambiguës et mystérieuses. J'ai eu beau m'arracher les cheveux par poignées et me taper la tête contre les murs jusqu'à en débâbler les voisins, je n'ai pas compris vos sous-entendus. Je vous en remercie pas moins de vos cartes, et j'ai fait suivre celles destinées aux onze vedettes, et qui couvrent de la « mise en boîte », mais je ne suis pas le Père Noël ! Si cela était, il y a bien longtemps que j'aurais déposé un martinet dans la cheminée de certaines lettres ! Je suis salu

hélas! la photo est en pied, et si je ne prends que le visage il ne sera pas net. Donc, comme vous parlez de m'envoyer plus tard une photo d'idéaliste, je vous signale que j'attends cette dernière pour la publier. Et n'oubliez pas de me poser en même temps quelques questions pour la rubrique ! Je vous envoie mes bonnes amitiés en attendant.

**SILENCE! ON TOURNE.** — « A propos de ma lettre rédigée en faveur d'une Parisienne de Bass-Cour, je m'excuse d'avoir pris pour de l'antipathosité ce qui n'était en réalité qu'une plaisanterie. Sachez, cher ami, que je prends toujours parti pour mon sexe, bien que cela soit rare, dit-on. Il paraît que Cécile Aubry

# AH! CES

— Jacques chéri, voilà au moins un garçon sympathique...

- Qui ça, Jacqueline ?
- Louis Jourdan.
- Et d'où vous vient cet enthousiasme ?
- D'un article que je viens de lire dans « Mode du Jour ». Un journaliste rapporte les propos de Louis Jourdan sur l'amour.

— Et que pense Louis Jourdan de cet intéressant problème ?

- Qu'il n'y a d'amour valable que dans le mariage.
- Ah oui ?
- Vous n'êtes pas d'accord ?
- Si, Jacqueline, puisque je vous épouse.
- Quand ?

— Alors nous aurons tout un appartement.

— Alors nous avons le temps d'attendre.

— Détrompez-vous, j'ai rencontré ce matin un ancien camarade de régiment dont la tante a pour voisine la cousine d'un monsieur qui a entendu parler d'un commerçant dont le fils travaille chez un comptable qui aide un notaire à faire sa déclaration d'impôt. Et ce notaire comme principal clerc d'un frère d'un gérant d'immeubles. Or, voyez comme le monde est petit, ce gérant d'immeubles a

un cousin, patrimoine

une maison voisine à la vôtre. Et dans cette maison il se pourrait bien qu'un fonctionnaire du ministère des Finances doive démaner, parce qu'il va être muté à Angoulême, et alors...

— Et alors... j'aurai mille fois le temps de vous raconter la vie de Louis Jourdan avant d'obtenir la clé de cet appartement.

— Qui... ?

— D'abord, il ne s'appelle pas Louis Jourdan.

— Ah ?

— Il s'appelle Louis Gendron.

— Drôle de nom, pour un jeune marié.

— Il n'est pas si jeune, un contrat avec, il y a cinq ans, une amie d'enfance, Berthe Frédéric.

— Surmonnée. Pourquoi je sais, Jacqueline.

— Il a un fils.

— Bravo ! Et il a signé un contrat avec une grosse compagnie américaine. Rebravo !

— La chose ne s'est pas faite aussi simplement que vous le dites.

— Donc, le père de Louis dirigeait un hôtel à





# Courrier

est très petite. Je l'ai d'ailleurs remarqué dans Barbe-Bleue. Quelle est sa taille? Il est vrai que le talent ne se mesure pas au centimètre, et que dans Manon elle en a fait preuve d'un réel. En parlant de Barbe-Bleue, laissez-moi vous dire que ce film était... bizarre et méconnaissable. La réalisation est excellente, mais pourquoi avoir ainsi tourné en ridicule ce conte charmant? Ce n'est pas une comédie ourlée de bons mots que j'attendais, pourquoi cette métamorphose? Par exemple, lorsque j'ai vu Autant en emporte le vent, je n'ai pas été déçu, car les faits étaient fidèlement rapportés. Je n'aime pas qu'un metteur en scène débordant d'imagination vienne bouleverser

un sujet sous prétexte que ce sera plus visuel, ou plus photogénique, ou plus je-ne-sais-quoi. S'il n'est pas capable de transposer un roman ou un conte, ou qu'il offense ceux les auteurs ont manqué d'imagination, qu'il nous prouve ses dons et ses capacités en faisant mieux, mais qu'il laisse en paix les œuvres des autres. Qu'en pensez-vous, cher C. A. et chers amis du courrier? »

Réponse. — Décidément, amie Silence! en tournant, vous allez faire des jaloux au courrier. Mais que voulez-vous... vos lettres sont toujours si intéressantes, apportant quelque chose de nouveau et de purnement cinématographique, que je n'ai pas le courage de passer votre tour... et que vous finissez par obtenir des tours de faveur! Je ne m'étends pas plus longuement là-dessus, car j'estime que vous avez absolument raison en ce qui concerne des œuvres trop souvent déformées par les cinéastes. Pour Barbe-Bleue, c'est un cas un peu spécial, car on a fait volontairement une parodie filmée de ce conte enfantine, toute l'« astuce » des scénaristes consistant à déformer la légende des femmes assassinées et à la rendre moins macabre. Cela peut plaire ou non, tout dépend des goûts. On ne m'a pas révélé la taille exacte de Cécile Aubry, mais j'ai eu l'occasion de la rencontrer et de parler assez souvent et je suis vous dire qu'il est effrayant de loin d'être grande. 1m,48, 49, 50? Je ne sais au juste. Mais à mon sens, ce côté « miniature » fait une grande partie de son charme. A bientôt, chère et fidèle amie, je vous envoie mes affectueuses pensées. J'espère que votre moral est meilleur? »

MADAME BABY X... se présente ainsi : « Dix-neuf ans, brune, mariée à un jeune homme charmant et maman d'une fillette de trois mois (comme c'est gentil, tout ça!). Lectrice assidue du Film Complet depuis ma plus tendre enfance (oui, n'est pas long), je suis fervente du courrier. Liana et ses adeptes font beaucoup de tapage, j'espère que lorsqu'elles auront un mari et des gosses elles changeront d'opinion sur les hommes (ça n'est pas sûr!). Le bonjour à Blondine d'Alsace et à La Tête de mort Pataud, courage! J'ai reçu par votre intermédiaire la photo dédiée de Luis Mariano, mais est-ce bien les chanteurs qui dédicacent leurs photos, et non leurs secrétaires? Cher C. A., vous donnerez le bonjour à votre famille. Si vous êtes marié, votre femme doit bien rire en lisant dans le courrier les épithètes que vous donnez certains lecteurs... », etc.

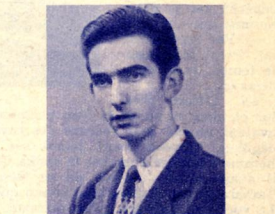


Madame Baby X...

Réponse. — Si j'ai une femme, elle doit bien s'amuser, en effet... oui, mais voilà, ai-je une femme? Ceci dit, je vous accueille avec joie au courrier, gentille petite maman. Mais puisque vous vous plaignez de n'avoir jamais eu de réponse encore, dites-moi au moins sous quel pseudo vous m'écrivez? Je je vous vois une jolie nature ardente, enthousiaste et très optimiste. Il y a en vous beaucoup de franchise et de droiture. Vous êtes impulsive, parfois un peu « tête en l'air » pour les petites choses, et capable de brusques emportements qui ne durent pas, car vous n'êtes pas rancunière et vous oubliez très vite. Avec un générique sensuel, un peu distraite, un peu désordre, avec plus de volonté et d'énergie que ne laisse supposer votre nature prime-sautrière. Vous n'êtes pas extrêmement réveuse, je vous en suis plutôt réaliste et positive, car vous avez besoin d'action. André Claveau a relativement peu

tourné ses derniers films sont *Cœur sur mer* et *Pas de vacances pour M. le Maire*. Vos lettres ont été transmises, je ne puis vous garantir absolument que ce sont toujours les artistes qui dédicacent eux-mêmes leurs photos, mais je suppose qu'il en est ainsi dans la plupart des cas. A bientôt, chère petite amie, vous serez toujours la bienvenue parmi nous.

ANDRÉ J..., DE PARIS (vous avez oublié de prendre un pseudo, jeune homme!). — « Je décide à vous écrire sur le conseil d'un camarade fervent de la rubrique. J'ai remarqué la force féminine que contenait cette rubrique, aussi ne dois-je pas laisser ces demoiselles de la deuxième force continuer leur désastre (sic) parmi les hommes du courrier. Pour le referendum 288, je répondrai que j'ai plus de plaisir à voir un film dans une salle confortable que de voir un film dans les films profonds, aux pensées riches (en dollars?) et non pour les comiques. Miss Swing, vous êtes une petite gamine cruelle, mal élevée, et vos critiques ne me touchent pas. Le Tombeur, vous êtes sympa. Ami Bonjour la France, ici Toniris, mes amitiés. J'aimerais correspondre avec vous. Petite Madame, vous êtes très sympathique, sincères amitiés. Dicky Robert, vous êtes un grand type. Ami ma brune, j'ai beaucoup Gérard Philippe, mais je vous trouve un tantinet prétentieuse. Ne seriez-vous pas la sœur de laid (e) de Liana? Vous devriez vous faire inscrire aux Jeux Olympiques, comme boxeur. Enchantement du matin, votre courrier est sympa et plein de vie. Amitiés à Petit Biquet et à tous les courrieristes. Rip, dans les poches, je voudrais correspondre avec vous », etc.



André J..., de Paris.

Réponse. — Vous êtes l'homme de l'amitié, mon cher André, car vous ne ménagez pas les vôtres! La prochaine fois que vous écrivez, prenez un pseudo. Je vous vois comme un garçon posé et sérieux, assez sobre de goûts, très bien équilibré. Rêveur et sentimental, vous avez pour vos prochains une grande indulgence, et vous êtes si sociable que vous risquez parfois d'accorder votre confiance à tort. Vous n'avez pas énormément de volonté, tout au moins pour l'action, ce qui ne veut pas dire que vous soyez incapable d'énergie, mais seulement dans les grandes circonstances. Très ordonné et sensible, vous auriez des dispositions pour la littérature ou les arts. Les derniers films de Jean Marais sont : *Ruy Blas*, *L'air de deux têtes*, *Les Parons terribles*, *Le Château de verre*, *Aux yeux du Souvenir*, *Orphée*, *Les Miracles n'ont lieu qu'une fois et bientôt Nez de cuir*. Derniers films de Gérard Philippe : *Tous les chemins mènent à Rome*, *Le diable au corps*, *La Beauté du diable*, *Juliette ou la clef des songes*, *La Ronde* et bientôt *Fanfan la Tulipe*. Bonnes amitiés, cher nouveau lecteur, et à bientôt.

DUCHESSE JACKYE. — « Je réponds au courrieristes Sans Amour, qui désire correspondre avec moi : j'accepte de tout cœur, afin que nous échangeons des idées sur le cinéma. Je trouve que notre C. A. a parfaitement raison de ne pas donner les adresses entre courrieristes, tout le monde se retirerait du courrier, et notre pauvre C. A. n'aurait plus de travail qui lui, l'aimé tant (sic et « hup »), il serait obligé de se reposer... D'ailleurs je n'aurais pas accepté de correspondre avec vous, cher Sans Amour, autrement que par la voie du courrier, car je suis fiancée et dans ma boîte il n'y a pas d'autres lettres que celles de mon fiancé (un triple bon pour cette fiancée modèle!). J'aime beaucoup les artistes que vous citez, mais je vais voir un film lorsque je sais qu'il est bon, et non pour les acteurs. J'ai été bien déçue de voir une actrice comme Edwige Fenech dans un... (censuré pour cause de manuscrits) comme Olivia. J'aime beaucoup les « Mickey » que l'on voit dans les films, vous, cher Sans Amour? Je pense que vous accepterez quand même de correspondre avec moi dans le courrier. Amitiés à tous les courrieristes. »

(Suite page 15.)

## VEDETTES!

Cannes. Mais Louis vivait à Paris et suivait les cours de René Simon. Marc Allégret l'engagea pour tourner dans le film qu'il devait en faire d'une pièce de Marcel Achard « Le Corsaire ».

— Je sais aussi. La pièce avait été créée par Jouvet juste avant la guerre. Et le film, à la suite des événements que vous savez, ne fut jamais terminé. Charles Boyer, aussitôt la guerre commencée, était retourné aux États-Unis. Louis fit donc ses vrais débuts dans « La Comédie du Bonheur » de Marcel L'Herbier. C'est là qu'il lia connaissance avec Micheline Presle.

— Et tout le monde se retrouva bien en zone sud. A l'époque, on parlait beaucoup d'un mariage probable entre Louis et Micheline.

— Mais les événements changèrent une fois de plus le cours des choses. Les Allemands pourchassèrent M. Gendré et ses fils. Un petit tour dans le maquis, et voilà Louis de retour à Paris. C'est là qu'il rencontra David O. Selznick.

— Magnat alors tout-puissant du cinéma américain...

— Louis Jourdan signa bientôt un contrat pour Hollywood, où il débuta dans « Le Procès Paradis ».

— Je l'ai vu aussi dans « Lettre d'une inconnue » et dans « Madame Bovary ».

— Jennifer Jones bien entendu.

— Pourquoi, bien entendu?

— Parce que Jennifer était plus ou moins fiancée avec Selznick... Qu'elle a épousé depuis, d'ailleurs. Mais nous parlerons d'elle une autre fois, si vous le voulez bien, Jacqueline.

— A Hollywood, Jourdan vit très sage-ment dans une villa de style colonial. Il passe ses loisirs à écouter des disques.

— Ou à jouer du piano.

— Et il nage et il joue au croquet.

— Bravo! Merci. Et au revoir, ma chérie.

— Eh bien! vous me quittez si vite?

— Oui, Jacqueline. Je me précipite. J'ai rendez-vous avec le cousin d'un épicière qui, si j'en crois la marchande de journaux...

— Et vous croyez pouvoir trouver un appartement comme ça?

— On ne sait jamais, chérie. Il y a des miracles, pour les amoureux.

### JOURDAN

(Selznick.)



— Chez nous, on se débrouille seul...

téléphonait à la police, sans donner son identité.

— A quoi bon ? Écoutez-moi attentivement. Vous trouverez une femme morte à l'hôtel *Kara Dentiz*. La dernière personne qui l'ait vue vivante était un Américain du nom de Barton, enregistré à l'hôtel *Europa*. Adressez-vous au portier de nuit.

Il était dit que la chambre 315, hôtel *Europa*, aurait des visiteurs.

Outre les officiels suscités par le coup de téléphone de Robinson, un autre devait s'y glisser, un nommé Raschenko dépeché par le petit homme sauveur.

— Va ! lui avait-il dit. Pour te laisser le temps, je le garderai ici...

Ici. C'était chez lui et chez sa sœur, la bien troublante Tamara. Ils y avaient amené leur rescapé des caves du « troisième degré ». Tamara avait pensé ses plaies. Le petit homme avait été chercher le vodka de réserve. Au vrai, il avait quitté la pièce où se trouvaient Barton et Tamara pour rejoindre Raschenko qui attendait à côté. Le vodka n'avait été qu'un prétexte. On ne l'avait pas moins débouché. Une gêne pesait.

Le petit homme essaya du « cartes sur table ».

— Mon nom est Zaleshoff et je suis un agent de l'Union soviétique. Eh bien ! Vous savez que les nazis s'efforcent de créer la discorde entre la Turquie et la Russie ? Pour y parvenir, ils ne reculeront devant rien. C'est ainsi qu'ils ont fait établir des photographies d'un faux plan d'invasion de la Turquie par les Russes. Ils essaient de le publier dans la presse turque. Mais ils ont compté sans nous. L'agent russe, miss Baronovitch, plus connue de vous sous le nom de miss Remzi, a intercepté ces faux... Vous savez ce qui en est résulté pour elle ? Puis-je vous demander, maintenant, au nom de l'Union soviétique, de me remettre cette enveloppe ?

— Je voudrais, d'abord, y voir clair ! Le colonel Robinson m'a dit que la Remzi travaillait pour lui. Lequel ment, de vous deux ? Ni vous ni quiconque n'aura l'enveloppe avant que je sache à quoi m'en tenir !

— Non ?

— Non !

Zaleshoff recourut à un autre argument. Mais à peine avait-il braqué son revolver que, d'un revers magistral, son interlocuteur le désarma et l'étourdisait pour un temps.

— Je regrette d'y avoir été obligé ! dit-il. Vous m'avez rendu service. Mais ne me menacez jamais d'un revolver.

Puis, à Tamara accourue :

— S'il est exact que vous et votre frère soyez des agents russes, attendez-moi, dans deux heures, à l'ambassade russe.

— Et l'enveloppe ?

— Je l'aurai sur moi.



sollicita son attention. Il comprit que la police — la vraie cette fois — était à ses trousses. Mais l'étrange voyageur en machines de raffinage était décidément rompu à toutes circonstances. Il fit une sortie éminemment discrète par les sous-sols, dont le chemin lui fut en toute bonne foi indiqué par un veilleur de nuit faisant sa sieste.

Dehors, regardant à droite et à gauche et derrière lui, il s'efforçait à conserver le pas nonchalant de l'étranger, s'arrêtait devant les vitrines, discutait du prix d'un objet. Il atteignit ainsi à un vaste bureau de tabac dans lequel il entra.

— Avez-vous des cigarettes « Polo » ? demanda-t-il.

— Polo ? répéta le vendeur, un jeune Turque qui le scrutait intensement. Vous avez dit Polo ?

— Oui ! P-o-l-o.

Singulièrement impressionné, le jeune Hassan appela son père et ce fut un autre dialogue bizarre quoique adopté en apparence à la denrée vendue.

— La cigarette dont vous parlez est très forte...

— Oui. Trois parts de Bafra, trois parts de Latskia, trois parts de Matela.

— Voulez-vous vos initiales sur chaque cigarette ?

— Mes initiales sont J. B.

A cet énoncé, les hésitations du vieillard s'évanouirent.

— M. McNamara vous recevra avec plaisir, monsieur Barton ! répliqua-t-il. Par cette porte et montez l'escalier.

Joë fut accueilli avec un semi-reproche :

— Je croyais vous voir plus tôt, Barton ! Quoi de neuf ?

— Rien de bon et j'ai besoin d'aide.

— Je le suppose ! Il n'est pas un journal du matin, en Turquie, qui ne publie vos nom et adresse.

— Ne pouvez-vous pas arrêter ça net ?

— Non ! Car l'ambassade américaine ne peut pas intervenir ! Ou alors vous n'auriez plus aucune utilité en tant qu'agent. Vous le savez, Joë. Chez nous, on se débrouille seul !

— Bon ! Mais connaissez-vous un certain colonel Robinson ? Gros, presque chauve, moustaches grises ?

— Je n'ai pas besoin de chercher dans mon fichier. C'est un saboteur d'ordre politique. Sa spécialité est d'influencer l'opinion publique. Cent pour cent nazi.

Barton raconta comment il l'avait rencontré ainsi que sa bande. L'on reparla donc de l'enveloppe et Barton en arriva à Zaleshoff.

— Un petit ? demanda McNamara.

\* \* \*

Quand il regagna son hôtel, ce fut pour constater que sa chambre, à nouveau, avait subi une fouille en règle. Il alla à la table, chercha. L'enveloppe avait disparu. Au même moment, un remue-ménage insolite

— Oui! Il travaille avec une femme qui se dit sa sœur. Elle présente bien.

Mais McNamara ne savait pas grand-chose sur eux. Ce pouvait être des agents russes. Ce pouvait être le contraire. Elle chantait et dansait dans les cabarets à la mode. Il était encore un homme qui préoccupait Joë, celui qui, dans le train, filait miss Remzi. Il le décrivit et McNamara recourut à son fichier d'où il tira quelques photos.

Barton les examinait tour à tour. Soudain, il s'écria :

— Voici le type. Igor Rashenko!

— Ça doit être un de ses noms! admit son camarade.

— Si je peux lui mettre la main dessus, je crois pouvoir trouver ce que je cherche! assura Joë.

— Eh bien! sa dernière adresse était 120, Yelder Street.

— Mais c'est là qu'habitent les Zaleshoff! Mac, avez-vous un indigène auquel on pourrait se fier? J'ai besoin de quelqu'un qui sache parler le turc pour feindre moi-même d'être l'un de ses compatriotes et détourner l'attention... Vous comprenez. Ils vont ramasser un tas d'Américains... je ne voudrais pas être de ceux-là.

— Prenez Hassan, que vous avez vu dans le magasin. Il connaît Ankara mieux que personne et, sans qu'il y paraisse, c'est un dur.

\* \* \*

Barton et son « ange gardien » se dirigèrent incontinent vers le 120, Yelder Street. Ils tombèrent à pic pour surprendre Zaleshoff et Tamara qui sortaient de chez eux. Barton les y refoula, laissant au dehors son nouvel associé.

— Où alliez-vous? demanda-t-il aux deux autres.

Il n'acheva pas, mis, à son tour, knock-out par Zaleshoff, qui s'esquiva avec sa sœur.

Il reprenait ses sens quand surgit Hassan.

— Monsieur Barton, je vous ai attendu dehors, mais aussitôt que j'ai vu sortir ces gens...

— Où sont-ils allés? interrompit Joë.

— Ils sont montés dans une voiture. Je ne pouvais pas les suivre. J'ai leur numéro d'immatriculation.

— Pour ce que ça nous servira!

— Qui sait? Je vais essayer...

Il avait décroché le propre téléphone de Zaleshoff, et parlémentait en turc.

Au bout d'un instant, il transmettait à Barton :

— La voiture est enregistrée au nom d'Igor Rashenko, Istamboul, 55 Bosphorus-Road.

Ils se précipitèrent à la gare.

— Le train est bondé! dit Hassan qui avait été chercher les billets.

— Il y a des policiers?

— Pas mal.

— Apprenez-moi quelques mots en turc! Comment dites-vous « oui »?

— *Evet!*

Tout en se hâtant vers leur wagon, ils parlaient à voix haute. Hassan racontant n'importe quoi et Barton acquiesçant de quelques *Evet* bien sentis.

Mais les voyageurs s'étaient munis de journaux et sur toutes les feuilles s'étalait la photo de Joë.

On le reconnut.

— Voici l'Américain que l'on recherche pour meurtre!

— Je vais chercher le chef de train! annonça un Turc.

Barton ne perdit pas la tête.

— Commencez une dispute! dit-il à son séide. Je me tirerai de là.

Hassan, tout aussitôt, cria « au voleur ». On lui avait assuré, il, dérobé son portefeuille! Et chacun de protester, en anglais, en allemand, en turc, en français. Quand les policiers arrivèrent dans cette cacophonie, ils ne savaient auquel entendre. L'Américain était oublié. Quand on se souvint de lui, on ne le retrouva pas.

Et le train roulait vers Istamboul.

Il y a lieu de croire que le fugitif — quoi qu'il en fût — trouva moyen de passer inaperçu non seulement durant le trajet, mais à la gare d'Istamboul, puisque le trio qu'il poursuivait : Zaleshoff - Rashenko - Tamara, eut la surprise de le voir débarquer en leur domicile, 55, Bosphorus-Road.

Zaleshoff ne cacha pas son irritation.

— Je vous avais mis hors de combat pour votre propre bien! déclara-t-il. Car vous n'êtes plus qu'un poids mort pour nous. Vous êtes un homme marqué, recherché pour meurtre...

— Vous employez toutes les ruses, hein?

— Où voulez-vous en venir? Nous perdons là un temps précieux.

— L'enveloppe?

— Je ne l'ai pas prise!

— Il faut nous croire! intervint Tamara. Nous avions envoyé quelqu'un pour fouiller votre chambre à l'hôtel.



Elle chantait et dansait dans les cabarets à la mode.

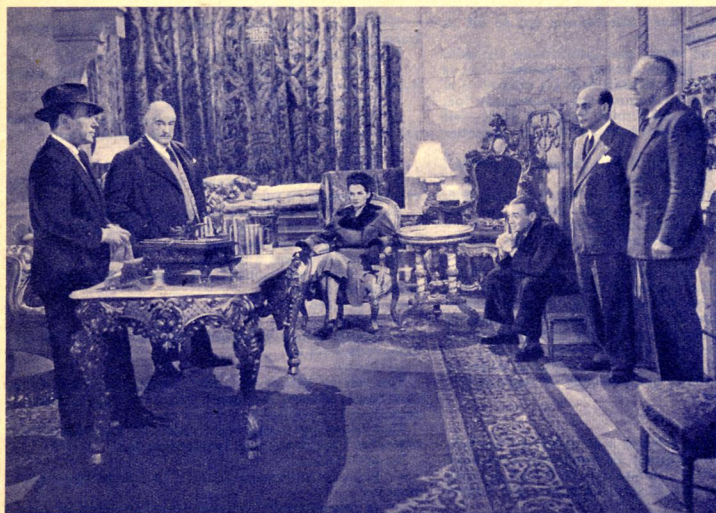
Ils jurèrent n'avoir fermé leur porte que pour se rendre au rendez-vous qu'il leur avait lui-même fixé, à l'ambassade russe.

Mais Barton répondit que ses projets avaient changé. Sous la menace de son revolver, il les obligea à s'asseoir. Il attendait d'eux certains éclaircissements.

— Qui a tué la Remzi?

— Un de nos agents! répondit Tamara. Elle était à la solde des nazis. Tout ce que mon frère vous a dit est exact. Nous sommes des agents russes. Vous devez nous croire.

— Je le voudrais, mais...



— Charmante réunion, n'est-ce pas ?

— Là! Vous voyez? Au bout de la route.

Barton sauta, et, s'adressant à son précieux acolyte :

— Éteignez les phares. Je vais vérifier les dires de cet imbécile. S'il a menti, il paiera... Gardez-le à vue!

\*\*\*

Qui était ce « Bastaki des journaux » dont le nom impressionna visiblement l'Américain ?

Il s'agissait en effet d'un important personnage, de l'un de ceux qui,

On l'y avait précédé. Nous sommes convaincus que c'est le colonel Robinson... Nous savons aussi qu'il est parti pour Istantboul. Voilà pourquoi nous y sommes venus! Barton ricana. Elle était bien belle et bien persuasive, Tamara, mais il savait rester maître de lui et la fable lui parut grossière.

Rashenko, comprenant le danger de prolonger une discussion vaine à l'heure d'agir, entra bravement en lice :

— Si je déposais maintenant, par écrit, comment j'ai tué la femme traître Baronovitch, et signais de mon nom, seriez-vous convaincu ?

— Merci, Rashenko ! dit Zaleschhoff qui accueillit avec empressement l'idée.

Ce fut Barton qui observa :

— Vous admettez qu'il risque sa vie en écrivant ça ?

— Pourquoi pas ? s'écria Tamara. Nicolai ou moi, nous ferions de même.

— Je suis donc convaincu que ce que je cherche n'est pas en votre possession. C'est tout ce qui m'intéresse...

Et il s'en fut pour rejoindre le fidèle Hassan, auquel il déclara :

— Il nous faut trouver Robinson.

Hassan connaissait un café, *La Corne d'or*, où les nazis avaient établi leur quartier général. Et il avait là des amis. Le serveur qui leur apporta les deux « rakis » commandés comptait parmi ces alliés sûrs et il put les renseigner :

— J'ai découvert que M. Robinson s'est rendu aujourd'hui plusieurs fois au Consulat allemand.

Aussitôt, Barton et Hassan de se précipiter au dit Consulat. C'était l'heure de la fermeture des bureaux et l'employé qu'ils dénichérent ne savait, semblait-il, dire autre chose que : « Revenez demain »... Son obstination même fut suspecte à Barton, qui lui demanda tout à trac où se trouvait Robinson. L'homme jura qu'il ignorait tout de ce M. Robinson... Il jura tant et tant que ses interlocuteurs n'hésitèrent pas à l'embarquer de force dans leur voiture, projetant à haute et intelligible voix de l'en faire tomber lorsque le moteur aurait dépassé le cent... L'Allemand, à cette menace, sentit que la mémoire lui revenait et parla :

— M. Robinson est chez M. Bastaki... Je vous dis la vérité... dans la villa de M. Bastaki...

— Le Bastaki des journaux ?

— Oui, monsieur.

— Conduis-nous ou je te fais sauter la cervelle.

— Bien! Continuez tout droit...

Puis, après un moment :

dans un pays, font l'opinion de la masse. Bastaki contrôlait plusieurs journaux.

Peu auparavant, il avait reçu la visite du colonel Robinson qui lui tint le langage qu'il fallait :

— Vous possédez des puits de pétrole en Roumanie, votre pays natal. Ils vous seront rendus.

Une simple formalité était exigée de lui qui lui vaudrait, d'ailleurs, d'immédiats avantages, en attendant les puits de pétrole.

La formalité consistait à faire paraître dans son principal organe « un plan complet et détaillé de l'état-major soviétique, concernant l'invasion de la Turquie... »

— Est-il authentique ? avait-il demandé, uniquement par curiosité.

— Authentique ou pas, que le peuple turc le voie sur toutes les colonnes d'un journal turc, avec détails et commentaires et... les Allemands entreront en Turquie pour la protéger...

\*\*\*

Barton ignorait cette entrevue, mais la preuve d'une entente entre l'espion du Reich et le grand manitou de la Presse lui était fournie par cette invitation de l'un chez l'autre et les conclusions qu'il en tirait le rapprochaient fort de la vérité...

Or la villa Bastaki s'ouvrit pour lui à la façon du château de la *Belle au Bois dormant* devant le prince charmant. Avec une étonnante facilité, il parvint jusqu'au luxueux salon où M. Robinson, près d'un poste de radio, écoutait un suave orchestre viennois. Nous allons dire qu'il était seul. Ce ne serait pas tout à fait exact. Il y avait un cadavre à quelques pas de lui.

— Rashenko! reconnu dans un cri le nouveau visiteur.

— Laissez tomber votre revolver, monsieur Barton! Voilà qui est bien! Levez les mains, maintenant... Troisième mouvement : donnez un coup de pied à votre arme... dans cette direction-ci, s'il vous plaît... Parfait!

— Vous parlez toujours autant!

— Je parle et j'agis, monsieur Barton. Asseyez-vous donc! Comme vous le savez, je suis partisan du plus grand confort. Cigarette? Ah! monsieur Barton, quelle situation! ne trouvez-vous pas? Un homme mort sur le plancher, un homme déjà condamné assis devant moi, et une vaise de Strauss comme marche funèbre!

— Où voulez-vous en venir ?

— Je regrette que nous soyons obligés de nous séparer bientôt, monsieur Barton... Je ne suis pas absolument satisfait de vous voir mourir... Vous avez une figure



il est vrai... Les deux hommes, et Tamara elle-même, s'étaient tirés de pires conjonctures... En outre, le sentiment du péril encouru par la cause des Alliés dominait de beaucoup le souci de leur salut individuel.

Après une courte et décisive bagarre, ils s'enfuirent.

— Il faut, disait Barton, que nous rattrapions ce gros type.

Mailler et ses hommes couraient sur leurs talons.

Pourtant, ils eurent la chance d'atteindre la voiture des Russes, dissimulée en bas de la route...

Tout de même, il y eut une chose que Zaleshoff voulut éclaircir. A peine

énergique, des qualités appréciables... une ténacité...

Barton l'invita à couper court à son bavardage et à exposer enfin ce qu'il attendait de lui.

On le devine : l'Allemand espérait encore obtenir ses services... Certes, il n'allait pas sans mettre en doute la sincérité de l'Américain... Aussi l'avisa-t-il qu'il serait tenu prisonnier pendant plusieurs semaines, c'est-à-dire jusqu'à ce que les affaires du Reich, en Turquie, eussent pris certaine tournure...

L'Américain réfléchissait... La mort immédiate ? Ou une feinte soumission qui le laisserait libre d'agir par la suite ?

Mais l'autre, qui s'efforçait de lire en lui, poursuivait :  
— Bien entendu, vous aurez à me fournir une preuve de votre loyauté.

— Par exemple ?

En réponse, M. Robinson, tout d'abord, appuya sur un timbre... Alors, à la façon d'un mécanisme bien réglé, apparut le capitaine Mailler poussant devant lui Zaleshoff et Tamara.

— Charmante réunion ! fit Robinson. Ne trouvez-vous pas, monsieur Barton ? Et ne trouvez-vous pas, aussi, que ces Russes ont une habitude ennuyeuse ? Ils combattent jusqu'à complète extermination. C'est pourquoi je vous demanderai d'abattre M. Zaleshoff.

— Nous voilà dans de beaux draps, dit Zaleshoff à son exécuteur désigné.

— C'est d'accord ! reconnut Barton, prenant le revolver que lui tendait Robinson qui continuait à parler.

— Entre les deux yeux ! C'est un bon endroit, monsieur Barton.

Joë tira. Mais l'on n'entendit que le bruit de la gâchette. Robinson s'esclaffait :

— Aurais-je mis un revolver chargé entre vos mains sans être sûr de vos intentions ?

Il avait simplement voulu s'amuser, cet homme, qui se grisait de sa victoire... évoquait Bismarck... se flattait d'avoir accompli en quelques jours ce que le ministre prussien n'avait pu réaliser... Sa verbeuse giorle ne connut plus de bornes lorsque, appelé au téléphone de Berlin, par Bastaki, ce dernier lui eut confirmé le plein accord de Von Ribbentrop.

Mais l'euphorie du succès, souvent, génère les fautes. Ce fut le cas... Pressé de réaliser son grand projet et de voir publié à des centaines et des centaines de mille d'exemplaires le fameux document propre à jeter la Turquie dans les bras du grand Reich protecteur, il commit la faute de ne songer qu'à ce but qu'il croyait proche et de laisser ses prisonniers aux soins de Mailler,

eurent-ils démarré qu'il demanda à Joë, faisant allusion à son exécution manquée :

— Comment savez-vous que le revolver n'était pas chargé ?

— A son poids !

— Il eût pu être chargé d'une seule balle ?

— C'était un risque à courir ! déclara froidement Barton.

— A courir pour vous ? Et moi ?

Mais il haussa les épaules. L'Américain avait raison : leur vie était de peu d'importance. Ceux de leur métier sont destinés à mourir tôt.

\* \*

Robinson et le rédacteur en chef du plus répandu des journaux de la capitale turque se penchaient sur les épreuves du sensationnel article qu'annonçait, en lettres d'affiches, ce titre : *La Russie projette d'attaquer la Turquie. Des documents secrets en apportent la preuve.*

— Excellent ! excellent ! approuvait Robinson.

— Oui ! Je crois que ce n'est pas mal ! reconnaissait modestement M. Raeder.

— Cela convaincra le peuple turc des intentions fourbes de la Russie !

— Grâce aux efforts infatigables de nos reporters, nous sommes capables de révéler ces faits incroyables ! Mustafa... rapporte cela à la composition.

Et quand ils furent seuls :

— Peut-être qu'un toast à la République turque, nouvelle alliée du troisième Reich, ne serait pas déplacé ? proposa M. Raeder.

— Comment donc !

Les verres s'emplirent. On les leva avec ensemble :

— *Heil Hitler !*

— *Heil Hitler !*

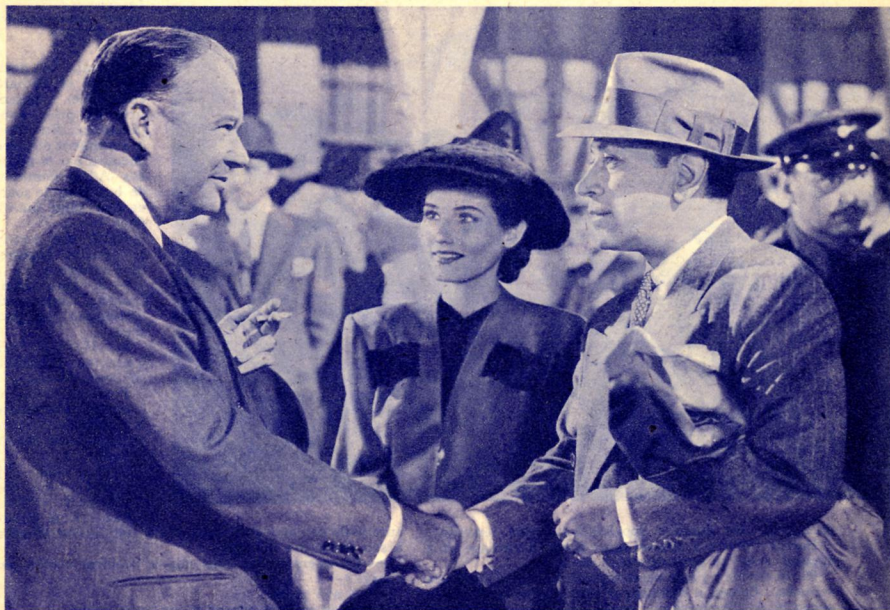
Et Robinson se remit à discourir. Il se voyait déjà regagnant Berlin — oh ! le soir même ! — accueilli par Von Ribbentrop... Von Goebbels... félicité par le Führer. — Excusez-moi ! interrompit courtoisement Raeder, au signal d'appel de son dictaphone.

On l'avisait qu'il se passait quelque chose de bizarre à la salle des machines.

— Rien de grave ? s'informa Robinson.

— Je ne sais pas. Je crois que si... Il faut que j'y aille tout de suite.

Quelle stupefaction, quelle terreur quand il découvrit que l'on avait mis à sac l'atelier de composition et quand, tenu en respect par Zaleshoff et Tamara, il dut se ranger



— Vous avez fait du beau travail, Joë...

contre le mur avec son personnel, les mains levées ! Pendant ce temps, Barton faisait de bonne besogne face à face avec Robinson.

— Rendez-moi cette enveloppe ! exigeait-il.

— Je ne l'ai pas.

— Il me sera facile de la reprendre à votre cadavre. Donnez-la-moi. J'espère que vous n'êtes pas trop nerveux, car si vos mains déviaient, ne serait-ce que de la fraction d'un pouce, je tire...

L'autre présenta l'enveloppe fatiguée et, sur l'ordre de son assaillant, y mit le feu.

Puis, recouvrant sa faconne :

— Vous devriez savoir que ce journal sympathise entièrement avec le gouvernement allemand. Vous ne quitterez pas vivant ce bâtiment. Quant à ces papiers qui sont en train de se consumer, ils n'ont plus aucune valeur. J'ai accompli ce que je voulais accomplir. Le document est déjà sous presse.

— C'est ce que vous croyez ! déclara Barton et, à son accent, l'Allemand comprit que l'heure de la défaite avait sonné.

— Maintenant, continuait son interlocuteur, donnez-moi l'autre document.

— Quel document ?

— L'accord avec Bastaki.

— Je ne l'ai plus.

Mais à un mouvement de Barton, il s'exécuta, demandant, balbutiant plutôt :

— Qu'allez-vous faire avec ça ?

— Le gouvernement turc sera content de voir le genre d'accord que Bastaki conclut avec les nazis ?

L'autre question fut plus angoissée :

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Selon le droit international, je vous remettrai entre les mains du gouvernement turc !

— Ils me renverront à Berlin !

Là, il savait ce qui l'attendait. Il l'avait répété lui-même à plusieurs reprises : « Les Allemands n'aiment pas que l'on échoue. Chez eux, les serviteurs maladroits sont punis de mort. »

Aussi comprit-il tout de suite, en identifiant un peu plus tard les deux nazis qui allaient prendre l'avion avec lui et l'escorter jusqu'à Berlin :

— Êtes-vous envoyés par Himmler ?

Le silence des deux hommes répondit.

Himmler, le bourreau, avait fait prendre livraison de ce qui lui appartenait désormais.

\*\*\*

— Vous avez fait du beau travail, Joë ! J'ai envoyé un rapport circonstancié à Washington.

C'était M. McNamara qui félicitait ainsi l'agent des U. S. venu le voir, il y avait si peu de jours, au-dessus d'un certain débit de tabac.

Maintenant, il l'accompagnait vers l'avion qui décollerait en même temps, peut-être, que l'avion du colonel Robinson.

Mais chacun vers un but différent...

Zaleshoff et sa sœur eux aussi étaient là.

— Voici votre avion ! avertit McNamara. Vous feriez bien de dire au revoir à miss Zaleshoff...

Il ajouta :

— C'est la guerre...

Il entendait par là :

« Ce n'est point le temps des idylles ! »

Mais il fut seul mélancolique.

Les deux jeunes gens riaient, les yeux dans les yeux. Puis, Joë prit le bras de Tamara, disant avec une possessive tendresse :

— Venez, mon trésor, partons.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'écria McNamara.

— J'ai été également affectée au Caire ! l'informa le « trésor ».

— Et alors, pourquoi croyez-vous que l'on vous envoie au Caire, tous les deux ? répliqua-t-il, s'efforçant à la sévérité.

Barton lui lança :

— C'est la guerre, Mac ! Nous allons renforcer les relations russo-américaines.

FIN

# COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

**Réponse.** — Alors, Duchesse Jacky, pourquoi ne me distu plus « tu » ? Dans une récente lettre, tu m'as dit avoir l'impression que j'étais veuvé de ce tutoiement. Pour te montrer qu'il n'en est rien, je le reprends et te prie d'en faire autant. Sur ce, rassure-toi pour ton secret, je ne le trahirai pas (vous êtes intrigués, n'est-ce pas, mesdemoiselles du courrier). Comme tu as pu le constater, ton idée d'élection d'un roi et d'une reine a eu énormément de succès. Et n'est pas fini, si bien que je ne puis encore proclamer aucun résultat. Tu as obtenu personnellement pas mal de voix, et si tu n'es pas reine tu seras toujours... duchesse de la Cour, naturellement ! A bientôt, petite amie !

**FLOWER OF LOVE** est une nouvelle courrière de Tunisie qui se définit ainsi : « 1<sup>er</sup>, 40, brune aux yeux noirs, assez mince, je suis « sujet britannique », j'ai terminé mes études commerciales et suis employée de bureau chez papa. Je lis beaucoup, ne vais presque pas au cinéma et jamais au bal. J'aime beaucoup le sport, la musique et suis très sentimentale, ce qui m'a causé quelques histoires dans mon patelin. Je ne tolère pas beaucoup les courriéristes qui se mettent en valeur, j'appelle ça de l'orgueil ; enfin, chacun son caractère et moi avec (secl pardon, sic).

**Réponse.** — Pour un sujet britannique, chère petite fleur d'amour, vous vous débroulez rudement bien en français ! J'attends votre photo d'identité pour faire une analyse, car la photo que vous m'envoyez n'est pas assez nette et votre visage y est trop petit. Je vois déjà dans l'écriture que vous êtes versatile, très nerveuse et impressionnable, avec des emballements et des dépressions irrraisonnables et pas beaucoup de volonté réelle. Vous devez être très franche. Pour recevoir le 4 *Romans* complets n° 33, il faut nous envoyer votre adresse et la somme de 55 francs en coupon-réponse ou mandat. Vous pouvez écrire à Jean Marais en nous adressant la lettre sous double enveloppe avec un coupon-réponse de 15 francs. Les deux jeunes artistes jouant les rôles d'amoureux dans *Demain il sera trop tard* sont des Italiens et s'appellent Anna M. Pierangeli et Gino Leolini. A bientôt, petite nouvelle, ne boulesiez pas trop votre « patelin » avec vos histoires sentimentales et écrivez-nous encore. Bonnes amitiés.

**DOMINO NOIR.** — « Fidèle lectrice du Film Complet, je me décide à me courder la rubrique étant ma seule distraction. Je suis immobilisée depuis plusieurs mois par la paralysie complète de mes jambes. (Suivent des questions cinéma.) Je voudrais maintenant que vous transmettiez mes amitiés à Liana, je suis de son avis pour faire marcher les hommes un bon flanc : quand il a appris ma paralysie, je ne l'ai pas revu. Quant à vous, cher C. A., je voudrais vous féliciter pour l'animation que vous mettez dans vos réponses, et l'ironie affectueuse de vos réparties, et pour toute la joie que me prouve votre courrier. Pourriez-vous déceler mon caractère et mon âge ? etc.

## Domino Noir.

**Réponse.** — Ma pauvre petite amie, laissez-moi d'abord vous plaindre de tout mon cœur : pour une jeune fille pleine de jeunesse et de vie comme vous, ce qui you arrive est bien cruel ! mais j'espère que vous guérez vite. En tout cas, écrivez le plus souvent possible au courrier, où vous êtes la bienvenue. Je trouve qu'en effet votre flanc a été bien coupable, et qu'il ne mérite pas vos regrets. Je comprends un peu votre rancœur, et suis certain que Liano et ses amies vous accepteront parmi elles. Votre photo et votre écriture me donneraient à

penser que vous avez beaucoup d'énergie et de volonté. Vous êtes un peu sceptique et ne faites rien à la légère. Naturellement méfiante, vous avez plus de lucidité et de célérité que de sentimentalité (que de tété !). Intelligent, ordonné, vous êtes longue à vous lier, mais très fidèle et loyale avec moi. Vous avez des crises de vanité, une tendance à l'observation et à la critique, enfin un orgueil qui vous donne le goût de dominer. Louis Jourdan (de son vrai nom Louis Gendré) est né à Marseille le 19 juin 1919. Il a épousé en 1946 Berthe Frédérique (de son surnom « Quisque »), et il vit avec elle à Hollywood depuis cette date. Il a tourné en France : *Le Corsaire* (film inachevé), *La Comédie du bonheur*, *Premier rendez-vous*, *L'Arlésienne*, *La Belle Aventure*, *Histoire comique*, *Les petites du qui aux fleurs*, *La Vie de Bohème*, *Parole en 7 nuits*, *Félicie Nanteuil*. Et en Amérique : *Le procès Paradine* (que nous ne publierons pas), *Lettre d'une Inconnue*, *Ma minor vices*, *Madame Bovary*, *L'Oiseau de Paradis* (sorti récemment), *Anne of the Indies*. A bientôt, chère petite amie, recevez mes plus affectueuses pensées ainsi que celles des courriéristes. J'oubliais de vous dire que je vous donne dix-huit à dix-neuf ans. Est-ce exact ?

**LA BRUNE ET LA BLONDE DE TARASCON.** — « Nous voici revenues parmi vous, nous vous excuser de notre retard (j'en parlai au directeur). On était en vacances au Maroc, et on s'est tellement amusés qu'on n'a pas pensé à vous écrire (c'est bien ça, filles ingrates !). Laissez-nous vous dire que notre tactique n'a pas changé, c'est toujours à bas les hommes ! (le pseudo est déjà pris). Et nous sommes sûrement plus jolies que le moment où on vous a écrit (en somme, vous êtes comme la lune...). Je veux dire par là que vous changez avec les saisons !. Ne mettez pas trop (sic) de « sic » comme la dernière fois, car ce que nous vous disions est la pure vérité. Nous voulons savoir « qui c'est » les personnes qui disent que Jean Marais et Philippe Lemaire ne sont pas beaux ? Nous leur diraient (sic) qu'elles sont des imbéciles ! Si ces deux artistes les rencontraient ils ne les regarderaient sûrement pas, car elles ne sont pas assez jolies (qu'en savez-vous ?), car si c'était nous ça serait différent, car de suite ils se mettraient à nos pieds (mazzette ! dites-nous par où vous passez et ils l'iront tout de suite). Donnez-nous des renseignements sur ces deux artistes. Maintenant, cher C. A., on vous quitte, car nous ne savons plus « de quoi » vous raconter (manque d'imagination !). Deux grosses bises sur votre gros nez rouge. »

**Réponse.** — Écoutez, mes jolies, vous qui êtes des habituées du courrier, vous ne devriez tout de même pas me demander des renseignements sur deux artistes dont j'ai parlé mille et mille fois. Un peu de nouveauté, que diable ! Ceci dit, je suis enchanté pour vous que vous changez comme cela à vue d'œil, et que chaque jour vous soyez plus jolies que la veille ; mais comment font vos amis pour vous reconnaître, quand vous ne les avez plus depuis huit jours ? Et puis, travaillez un peu : sur votre lettre, il y a quinze fautes d'orthographe, sans compter les fautes de français ! Si vous voulez que Marais et Lemaire se mettent à vos pieds, il vaut mieux le leur dire de vive voix... because l'orthographe ! Apart cela, j'attends toujours vos photos, demandées depuis longtemps. Pour finir, mon gros nez rouge est tellement fier d'être embrassé par deux beautés pareilles qu'il en est tout illuminé comme un lampion de 14 juillet ! Le C. A.

La semaine prochaine  
vous pourrez lire dans  
le n° 305 du

FILM COMPLET LE VOYAGE EN AMÉRIQUE



avec  
**Pierre FRESNAY**  
et  
**Yvonne PRINTEMPS**  
ainsi que  
**COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN**  
le courrier du Cameraman amoureux.

EN VENTE PARTOUT  
Le numéro : 20 francs

## ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

Si vous êtes né entre 1889 et 1939, env. date naiss. et 4 timbres pour frais. Prévissions stupéfiantes : amour, argent, bonheur. NOVARRO (Serv. H. — B. P. 18, COLOMBES (Seine)).

APPRENEZ A DANSER  
Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Musique env. simb. RIVIERA-DANSES. F. C. 43, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

**GRANDIE** (Marque)  
ANCIENNES JAMBES MUSTE. Appareil américain garanti SUPER STALTO. Résultats visibles à tout âge dès le PREMIER JOUR. ATTENTION Docteurs du Monde entier. NOTICE GRATUITE av. photos. DIAGN. C. 2 timbr. PROF. HAUT. 11, RUE GABRIEL, 8 127 MONACO-PRINCI.

## CONCOURS

**Nous vous offrons gratis et franco sans frais ce Cadeau de valeur !**

Il suffit de trouver ci-contre le nom de l'instrument de musique bien connu.

**5000 JOLIS COFFRETS**  
renfermant chacun  
**2 Montres de prix Homme et Dame**  
encore 15 rubis, antimagnétique, et garantie totale seront distribués. — Cette remise étant faite à titre de propagande aura lieu  
**SANS FRAIS ET GRATIS**

parmi les bonnes réponses. — Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au GRAND CONCOURS Service C. — Rue Malebranche, Paris.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION  
43, rue de Dunkerque - PARIS (X<sup>e</sup>)

Directeur de Publication : Raymond SCHALIT.

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P. 1, rue des Italiens, Paris (IX<sup>e</sup>). (Pro. 74-54).

304 - Imp. CRÉTEY, Corbeil-Essonnes (88-et-O.). 2100-2-1952. - Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1952.



**Arlène DAHL**  
(M.-G.-M.)